

2-1-2004

# Le Nègre blanc de Bel Air, by Jean-François Samlong

Marie-Agnès Sourieau  
*Fairfield University*, [msourieau@fairfield.edu](mailto:msourieau@fairfield.edu)

## Peer Reviewed

---

### Repository Citation

Sourieau, Marie-Agnès, "Le Nègre blanc de Bel Air, by Jean-François Samlong" (2004). *Modern Languages & Literature Faculty Publications*. Paper 17.  
<http://digitalcommons.fairfield.edu/modernlanguagesandliterature-facultypubs/17>

### Published Citation

Sourieau, Marie-Agnès. "Le Nègre blanc de Bel Air, by Jean-François Samlong." *French Review* 77.3 (Feb. 2004): 634-635. Print.

This Book Review is brought to you for free and open access by the Modern Languages & Literature Department at DigitalCommons@Fairfield. It has been accepted for inclusion in Modern Languages & Literature Faculty Publications by an authorized administrator of DigitalCommons@Fairfield. For more information, please contact [digitalcommons@fairfield.edu](mailto:digitalcommons@fairfield.edu).

Rouaud, the final triumph of the earth over the heavens, of nature over God. In this sense, writing that records the minutiae of human existence, rejecting the intransitive eloquence of poetry, manifests a modernist "Parole désincarnée, exsudée du cadavre" (10). Writing is thereafter fully human, a product of reason designed to bring forth the world on the page.

The "désincarnation" of language proposed by Rouaud was not of course absolute or universal, and Rouaud usefully describes the hallucinatory counterpractices of Baudelaire in the *Paradis artificiels* and of Rimbaud in the *Illuminations*. The science of the real, as Rouaud calls it, is rather the esthetic doctrine of a bourgeoisie attempting to impose its values: "[m]ot d'ordre d'une classe qui aspire à la recherche du temps suspendu [...] après sa longue prise du pouvoir, dont le code esthétique commande la reproduction à l'identique" (52). *La Désincarnation* does not thus claim to be a definitive statement on the formal nature of realism. Instead, Rouaud is interested, as he always is in his own fiction, in the creative process and the invention of style. "[C]omment devient-on Flaubert?" Rouaud asks (35–36). His curiosity about the persistence of poetry in prose fiction, discernible throughout this poetic essay, appears to answer that question with another: how does one become Rouaud?

University of Kentucky

Jeffrey N. Peters

SAMLONG, JEAN-FRANÇOIS. *Le Nègre blanc de Bel Air*. Paris: Le Serpent à Plumes, 2002. ISBN 2-84261-348-1. Pp. 135. 13 €.

A Saint-Denis de la Réunion, à la veille de l'abolition de l'esclavage, M. Boisvilliers est le planteur le plus puissant de l'île; il tient entre ses mains la vie de centaines d'esclaves sur sa propriété de Bel Air. A l'origine, les Boisvilliers ont fondé leur fortune en traquant les Nègres marrons, "oreilles, mains et jarrets coupés rapportant plus que les caféiers" (23). Depuis plusieurs années, ils doivent leur prospérité à la canne à sucre dont la culture s'est étendue sur toute l'île. Des bruits courent que des Nègres fugitifs ourdissent un complot contre Bel Air.

Le narrateur de ce court roman, Songol, est un esclave de la propriété de Bel Air que M. Boisvilliers a éduqué comme un Blanc, auprès de ses enfants Paul-Henri et Héloïse, parce qu'il montrait des facultés intellectuelles hors du commun. Songol devient le "Nègre blanc: du maître, lui infligeant ainsi une position intenable. "Ni nègre, ni blanc", il occupe "un espace intermédiaire entre la cour et la maison", déchiré entre la fierté de son héritage africain acquis de son père—mort au poteau de torture—et son éducation européenne qui l'a ouvert à la connaissance (12). Exclu à jamais du milieu des Boisvilliers qui considèrent tout Nègre comme un suppôt de Satan, il l'est aussi de celui des esclaves qui se défient de lui et le méprisent parce qu'il n'est passible ni du fouet ni des fers.

La nuit du 1er décembre, une révolte éclate alors que Songol, caché derrière un bosquet, observe l'agitation de son maître, anxieux quant à l'avenir de la colonie. Des Marrons sous l'autorité de leur chef Waza ont envahi le jardin de Bel Air et blessent M. Boisvilliers d'une sagaie. Puis ils mettent le feu aux dépendances de la maison et s'adonnent au pillage, tandis que des esclaves fidèles tentent de protéger leurs maîtres. Le fils Paul-Henri, pétri d'ambition, haineux et d'une cruauté monstrueuse, veut à tout prix relever l'affront subi par les Boisvilliers et arrêter la marche vers la liberté. Il s'oppose aux idéologies révolutionnaires d'égalité qui viennent de France et perturbent l'ordre de l'île. Il recrute le Matamor, célèbre

pour sa férocité à pourchasser les Marrons, et convainc Charles de Kervéguen, le fiancé d'Héloïse, de participer à l'expédition de représailles malgré ses idées républicaines. Songol, en demandant de se joindre à eux par fidélité pour son maître, n'agit-il pas en traître? Ce sera pour lui l'occasion de prendre conscience qu'il doit combattre du côté de ses frères de sang pour qu'enfin l'histoire s'écrive avec eux. Cette chasse sans merci avec les "chiens impatients de mordre dans la chair du Nègre" s'avère être autant cruelle que futile (62). Les deux chefs ennemis—Matamor et Waza—se tuent dans un affrontement corporel, et les fugitifs poursuivis sont sur le point d'être libérés. Le 20 décembre 1848, jour de la déclaration officielle de l'abolition de l'esclavage, Songol est à la tribune d'honneur à côté de M. Boisvilliers—Nègre blanc parmi les Blancs—pour écouter le discours ambigu du commissaire de la République. De quelle liberté s'agit-il quand toutes les terres appartiennent aux Blancs et que les Noirs doivent leur rester soumis pour leur survie? Le commissaire ne leur conseille-t-il pas d'être avant tout "bons et obéissants"? (133) C'est alors qu'un esclave indigné par tant d'hypocrisie pointe un pistolet sur l'orateur. Pensant aux paroles de son père, Songol se précipite pour le protéger de son corps. Il expire dans les bras d'Héloïse et sous les injures infâmes de Paul-Henri. Le Nègre blanc est mort en héros défenseur de la liberté, toutes couleurs confondues.

Bien que le développement des personnages reste inachevé et que leurs réflexions soient parfois simplistes, ce roman demeure intéressant. Il évoque un tournant-clé de l'histoire de la Réunion et montre l'ambiguïté tout comme l'ignominie des relations humaines dans le système colonial de la plantation. Il peut servir d'outil pédagogique utile à un cours sur la civilisation du monde francophone.

Fairfield University (CT)

Marie-Agnès Sourieau

VOLODINE, ANTOINE. *Dondog*. Paris: Seuil, 2002. ISBN 2-02-054471-7. Pp. 368. 20 €.

*Dondog* raconte l'histoire d'une vengeance. Dondog la ressasse comme un leit-motiv, comme un besoin irrépissable de traquer "les ennemis du malheur" (16), de son malheur en l'occurrence, mais plus généralement du malheur du monde. Cette vengeance donne au roman sa trajectoire et en nourrit les péripéties. Mais au-delà de l'anecdote, l'histoire de *Dondog* est aussi celle du vingtième siècle, celle des révolutions avortées, des massacres ethniques, celle de la mort des idéologies et des utopies égalitaristes mises à bas. Pour rendre compte de cette histoire, la narration emprunte donc le chemin de la remémoration, mais d'une remémoration qui aurait comme peine à se faire, après que les remous de l'histoire ont tout emporté. Dès lors, la topographie du roman de Volodine reste vague, incertaine, tandis que dans la tragédie qui se met en branle, les acteurs jouent, à tour de rôle, les tortionnaires et les bourreaux, les révolutionnaires ou les contre-révolutionnaires, échangent leurs rôles, leurs voix et leurs présences, pour finir par "[fusionner] dans la grisaille" (79) et, finalement, s'harmoniser.

Si le roman semble parfois ne pouvoir se dégager du fatum qui pèse sur lui, c'est que dans l'univers postexotique, maintenant développé par Volodine depuis treize romans, les dés sont jetés d'avance. La mort du narrateur, par exemple, est inscrite à l'aune du roman, tout comme l'échec de ses rêves, et leur rémanence dans la narration de cet échec. La force du style de Volodine tient alors à l'équilibre subtil qui s'établit, dès la première page, entre le récit d'une mort annoncée (celle de Dondog, héraut tragique) et la nécessité pour l'auteur-narrateur